

1. « Connais-toi toi-même »

Socrate

LE SUJET

La citation et son contexte

La formule est attribuée à Socrate, père fondateur de la philosophie et maître de Platon. Socrate cite lui-même une inscription écrite sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes. À l'entrée d'un temple, cette sentence est vraisemblablement un appel à l'humilité : saches que tu n'es pas un dieu. Dans la bouche de Socrate, elle prend un sens légèrement différent. Car Socrate (-470/-399) fut l'un des premiers, au V^e siècle avant J.-C., à se détourner des problèmes de physique (philosophie de la nature) pour s'orienter vers des problématiques morales : comment agir ? Qu'est-ce que le bonheur ? La sagesse ? La vertu peut-elle s'enseigner ? Socrate se plaisait à poser de telles questions à ses concitoyens athéniens, afin de leur faire prendre conscience de leur ignorance, ce qui est encore une façon de mieux se connaître.

Avant de connaître l'univers extérieur à nous, il convient de s'intéresser à soi. La tâche est à la fois plus urgente, pour bien vivre, et plus complexe. Plus complexe car nous manquons manifestement de recul et d'objectivité. Il est difficile de se connaître, précisément parce que nous sommes les plus proches de nous. Comment Socrate procède-t-il alors pour amener ceux qui l'écoutent à se connaître eux-mêmes ?

Socrate est célèbre pour sa manie du questionnement : il pose inlassablement des questions, tout en feignant de ne pas connaître la réponse, et pousse son interlocuteur à admettre que la réponse lui fait défaut à lui aussi. Socrate est cet autre qui permet à ses interlocuteurs un décentrement salutaire, il est leur mauvaise conscience. Il s'adresse bien souvent à des gens tout infatués de leur prétention à savoir, qui ne soupçonnent même pas tout ce qu'ils ignorent : ils croient savoir, ils croient comprendre ce qu'ils disent. Mais face aux questions de Socrate, à la fois simples et embarrassantes, « connais-toi toi-même » signifie : prends d'abord conscience de ton ignorance. Le premier savoir à acquérir est paradoxal : savoir qu'on ne sait rien. Mais voilà qui nous délivre de la prétention désastreuse de tenir un savoir. Car celui qui croit savoir ne cherche plus à savoir, il se contente de ses certitudes, se repose dans des idées

figées, et véhicule de simples opinions. Contre lesquelles il faut d'abord savoir ce que l'on pense, et ne pas répéter ce que les autres nous ont dit. Savoir qu'on ne sait rien, c'est être déjà sorti de notre ignorance pour l'observer de l'extérieur. En se concentrant sur le deuxième membre de la formule, le « connais-toi toi-même » suggère encore que personne ne peut le faire *à ta place*. Le sujet est comme livré à lui-même, objet de sa propre attention, en un mot : autonome. C'est pourquoi, comme le soulignera Michel Foucault dans un livre intitulé *Le souci de soi* (1984), cet impératif prend son sens parce qu'il est intégré dans un autre plus large, avec lequel il est souvent cité : « prends soin de toi », ou « aie le souci de toi », occupe-toi de toi. Pas exactement un impératif moral (la morale est impersonnelle et collective), mais une éthique, une technique de vie où le sujet travaille sur lui-même, est l'artisan de sa propre vie, cherche à devenir meilleur.

Deux écueils sont ici à éviter : le nombrilisme d'abord, ou l'attention exclusive portée à son cher moi au détriment de tous les autres. Un ami est notamment quelqu'un qui bien souvent nous rappelle de prendre soin de nous, celui au contact de qui nous nous sentons nous-mêmes. Surtout, il convient d'éviter de n'être attentif qu'à cette enveloppe superficielle de nous qu'est le corps. Le corps nous appartient, il n'est pas nous. Pour Platon, s'occuper de soi revient à s'occuper de son âme.



DÉFINITIONS / REPÈRES

La **maïeutique** socratique est « l'art d'accoucher les esprits », la façon dont Socrate procède pour amener son interlocuteur d'abord à prendre conscience de son ignorance, pour ensuite l'amener à penser par lui-même, à faire sortir de son esprit des idées qui soient donc bien les siennes, et non les simples opinions héritées de son entourage.



SUJETS

- Avons-nous des devoirs envers nous-mêmes ?
- Est-il plus facile de connaître autrui que de se connaître soi-même ? (série ES, 2008)
- Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ? (série S, 2003)
- Pourquoi chercher à se connaître soi-même ? (série ES, 2014)
- voir **Méthodologie 1, p. 73**

2. « Quand j'ai mal au doigt, c'est moi qui ai mal »

Alain

LE SUJET

La citation et son contexte

Alain (1868-1951) est un éminent professeur et philosophe du XX^e siècle, connu pour ses Propos, recueils de textes courts, au style particulier, souvent centrés sur l'actualité, où l'auteur a le génie de la formule frappante. Rationaliste, pacifiste et humaniste, il est très influencé par Descartes, qui traite lui aussi de l'union de l'âme et du corps et qui écrivait à son époque : « je ne suis pas logé dans mon corps ainsi qu'un pilote en son navire ». La citation d'Alain, doit être replacée dans l'histoire de ce très vieux problème des rapports entre l'âme et le corps ; elle est représentative d'une certaine modernité au cours de laquelle le corps, souvent éludé, caché ou dénigré, est enfin réhabilité, et réintégré dans la définition de la subjectivité : l'âme et le corps ne sont plus aujourd'hui considérés comme deux entités absolument séparées. C'est leur union qu'il faut penser.

Ce n'est pas qu'une lapalissade. Car le rapport du sujet à son propre corps pose problème. Nous avons vu (*citation 1*) que l'impératif platonicien de prendre soin de soi revenait à prendre soin de son âme. De même aimer quelqu'un, c'est aimer son âme, plus que son corps : mon corps, ce n'est pas vraiment moi, mais quelque chose qui m'appartient. L'âme est censée être plus essentielle, le corps n'est qu'une enveloppe contingente aux formes variables : comment définirait-il une identité ? N'est-il pas même superflu ? La mort devient, en toute logique, une libération. Le corps nous rend esclaves, nous le portons avec nous comme un fardeau.

C'est encore une attitude bien servile que de se soucier plutôt du regard des autres que de soi, de s'occuper de soi par souci du regard des autres. Le culte futile du corps apparent est un engrenage sans fin, qui peut virer à la névrose obsessionnelle, au masochisme, en s'appuyant sur des sentiments malsains comme la culpabilité et l'autopunition. Mais cela fait apparaître paradoxalement l'importance du corps. Celui qui maltraite son corps semble se manquer de respect à lui-même, qu'il soit ascète, débauché, ou prêt à tout pour bien paraître. Pareillement, une offense faite à mon corps est une offense

faite à moi-même dans mon intégralité. Un viol ou un passage à tabac, une amputation ou un acte de torture, n'affectent pas que le corps, ils produisent de véritables traumatismes psychologiques.

Nous dirons donc volontiers que le corps est constitutif de notre identité. Mon corps n'est pas moi, mais je ne suis pas moi sans mon corps. Il est une partie essentielle de moi, car faire offense à mon corps, c'est me porter atteinte en tant que personne. Il fait de moi un individu singulier et ne peut appartenir à un autre que moi, il m'individualise dans mon apparence physique ainsi que par mon génome. Puis-je donc me passer du corps pour me définir ? Notre esprit et notre corps semblent si étroitement liés que rien n'arrive à l'un qui n'arrive aussi à l'autre. La douleur mine le moral, le plaisir fait du bien à l'âme aussi. Inversement, les maladies dites psychosomatiques seraient le signe que notre corps éprouverait et dirait à sa manière les maux de l'âme. Dans notre condition d'êtres incarnés, le meilleur pour nous serait d'utiliser le corps et de le maîtriser sans le mépriser, de l'écouter, de le respecter. Car si être esclave de son corps revient à retomber au niveau de l'animalité, vouloir s'en affranchir totalement revient à se prendre pour un dieu ou un ange.

Ai-je un corps ou suis-je mon corps ? Suis-je mon corps, ou suis-je seulement *dans* mon corps ? La distinction âme / corps a-t-elle même lieu d'être, comme s'il y avait réellement deux réalités distinctes en moi ? Et l'une a-t-elle un quelconque privilège sur l'autre ? Parfois mon corps semble agir à sa guise, et non selon ma volonté, comme s'il était une machine autonome. Pourtant, quand mon corps marche, ou a faim, je ne dis pas « mon corps marche, mon corps a mal, ou il a faim », mais bien : « je marche », « j'ai mal », « j'ai faim ».



DÉFINITIONS / REPÈRES

La **douleur** est purement physique, et on pourrait dire que la faim est une sorte de douleur, dont le contraire est le plaisir de la satiété ; la **souffrance** a un aspect plus psychologique (solitude, manque d'amour ou deuil), son contraire est le bien-être. L'exemple de la douleur est sans doute la meilleure illustration de l'union âme – corps.



SUJET

Suis-je essentiellement corps ou esprit ?

3. « On n'aime (donc) jamais personne, mais seulement des qualités »

Pascal

LE SUJET

La citation et son contexte

Blaise Pascal n'est un philosophe « classique » que par ses dates (1623-1662). Avec Descartes, il est l'un des plus grands génies français du XVII^e siècle, mais c'est un philosophe paradoxal, qui se plaît à prendre la philosophie à ses propres pièges, à subvertir les concepts traditionnels d'un rationalisme trop sûr de ses forces. Pour lui, « se moquer de la philosophie, c'est encore philosopher ». On trouve ainsi dans ses Pensées, sa grande œuvre inachevée composée de papiers retrouvés après sa mort, des textes dont le but est de désarçonner le lecteur, de le mettre dans l'embarras pour qu'il soit plus sensible à d'autres vérités que celles de la raison. Les contradictions et les impasses où nous mène la raison doivent nous amener à désavouer la raison au profit d'une connaissance plus intuitive : le cœur.

Qu'affirme, au juste, la philosophie « classique » ? Que le moi, le « je », le sujet, sont des concepts qui donnent une certaine unité à mon existence : je reste le même malgré les changements qui m'affectent, et pour pouvoir même affirmer « je change », il faut bien que le « je » qui change reste le même, qu'un noyau stable d'identité à soi reste profondément fixe malgré les changements apparents, et comme en-deçà de ces changements de surface. C'est ainsi que l'on distingue le sujet de ses attributs, distinction si naturelle qu'elle imprègne continuellement notre propre syntaxe. Aussi pourrions-nous déjà soupçonner avec Nietzsche que la pensée s'est ici laissée prendre au « piège la grammaire ». Dans notre langage, et dans nos phrases, un « sujet » est le support de ses attributs, le support des actions qui émanent de lui ; dans la réalité, ce mot désigne donc une « substance », étymologiquement : ce qui se tient (du verbe latin *stare*), dessous (du latin *sub-*). En surface, se produisent de simples « accidents » : du verbe latin *accidere*, le sens philosophique de ce concept n'a rien de dramatique. Il désigne tout ce qui arrive, tout ce qui survient, les événements que nous vivons, y compris les événements fastes et joyeux. Mais tout ce qui est accidentel en ce sens n'affecte pas ma nature profonde, comme un triangle reste triangle malgré qu'il soit isocèle ou équilatéral, grand ou petit,

tracé à la craie rouge ou au crayon vert. Pour Descartes par exemple, je suis essentiellement une âme, à laquelle il arrive de vouloir, d'imaginer, de sentir. Pour Platon, le fait même d'être uni à un corps n'est qu'une péripétie passagère. À quoi Pascal répond : on n'aime jamais personne abstraitement, on n'aperçoit jamais une substance vide et dénuée d'attributs. On aime quelqu'un pour sa beauté, et s'il devient laid, l'amour s'enfuit. On aime quelqu'un pour son intelligence et sa mémoire, et s'il devient sot, notre amour se dissipera. Alors m'aime-t-on moi, indépendamment de mes qualités ? Nous n'apercevons des autres (et de nous) qu'une suite discontinue de qualités périssables et fugitives. Les attributs du sujet semblent ainsi bien plus réels que le sujet lui-même. Dans le même ordre d'idées, on estime quelqu'un pour ses charges et ses offices, on le résume à la place qu'il occupe dans l'échiquier social, on le définit précisément par des qualités accidentelles : c'est un magistrat, un soldat, un duc ou un gueux. La personne se réduit d'abord au rôle qu'elle joue, au masque qu'elle porte, et qui ne cache aucun visage. Quand aucune vérité n'est accessible, une apparence nous suffit, et la vie en société a tous les airs d'un jeu de rôles. Seule issue, si l'on veut garder la notion de sujet : désignons par là un mouvement, une suite d'actions, un devenir. Nous sommes des êtres complexes et multiples, jamais figés dans une essence définitive, jamais définitivement nous-mêmes (*voir citations 24 et 27*).



DÉFINITIONS / REPÈRES

Ce qui est **essentiel** définit l'essence d'une chose, la réponse à la question « qu'est-ce que c'est ? », et donc les propriétés par lesquelles elle est ce qu'elle est : il est de l'essence de l'homme de penser. Ce qui est **accidentel** désigne les caractéristiques secondaires qui n'affectent pas la nature profonde d'une chose : tant qu'un homme pense, il importe peu qu'il soit grand ou petit, blanc ou noir, etc.



SUJETS

- Suis-je toujours le même ?
- Peut-on se connaître soi-même ?

4. « L'homme est un animal, mais du fait qu'il en a conscience, il cesse de l'être »

Hegel

LA CONSCIENCE

La citation et son contexte

Hegel (1770-1831) est une figure centrale de la philosophie du XIX^e siècle. Il propose un système philosophique qui englobe tous les domaines du savoir, et propose dans la Phénoménologie de l'Esprit un tableau des diverses étapes de la conscience vers le savoir absolu, itinéraire au cours duquel le mouvement dialectique permet de passer de l'exposé d'une contradiction à sa résolution : la thèse se dépasse ou « s'abolit » dans l'antithèse, l'opposition thèse-antithèse se dépasse elle-même dans une synthèse. La citation est tirée de ses Cours d'Esthétique, où l'œuvre d'art est décrite comme manifestation sensible et matérielle d'un contenu spirituel, et donc comme une façon pour l'homme de prendre conscience de soi en transformant le monde.

L'homme s'octroie une place de choix dans l'univers. Il est à la fois juge et partie. La biologie le considère comme un animal particulier, mais un animal tout de même. L'échelle des êtres présents dans la nature peut se décliner comme suit :

- Les objets inanimés, sans âme ni mouvement, choses naturelles ou artificielles ;
- Les plantes ;
- Les animaux ;
- Les hommes.

L'intrus dans cette liste n'est pas l'homme, mais les objets inertes, non vivants. Qu'est-ce qui différencie donc une pierre d'une plante, d'un chien, d'un homme ? Les choses inanimées sont : les minéraux, les gouttes d'eau, les gaz, les objets fabriqués... ces choses sont incapables de se transformer d'elles-mêmes en autre chose ; pour qu'elles se modifient ou se déplacent, il leur faut une intervention extérieure. Les choses vivantes ont la faculté de se nourrir, de se développer, d'être dans une forme d'action autonome, de se mouvoir, de se reproduire. La plante, même si elle est en mouvement en tant qu'elle croît, ne se déplace pas. Elle n'en a guère besoin d'ailleurs : sa nourriture est à ses pieds. Comme elle ne

connaît pas le déplacement, elle n'a pas besoin de système nerveux pour diriger ce déplacement. Cette absence de système nerveux rend improbable l'existence de sensations, de sentiments, de perceptions, d'une communication (parler à sa plante ne prouve pas qu'elle entend, mais seulement qu'on a besoin de parler). C'est au niveau de l'animal et de l'homme qu'apparaissent les mouvements d'un lieu à l'autre (la nourriture n'étant pas à portée de main), les sensations et les perceptions, la conscience au sens large.

Qu'est-ce qui différencie la conscience d'un homme de la conscience d'un animal ? Ce que nous faisons à l'instant même : penser de façon rationnelle, ne pas seulement percevoir, mais classer nos perceptions en catégories. L'homme est l'animal qui prend conscience de ce qu'est un animal, qui se donne une place dans le monde animal, le seul animal qui fasse de la zoologie, et de la science en général. À partir de cela, on comprend en quoi l'étonnement, qui fut à l'origine des premières spéculations philosophiques, est une des formes de cette conscience que l'homme prend du monde qui l'entoure.

Nous pouvons dire que l'animal a une conscience au sens où il perçoit le monde. C'est une conscience immédiate des objets extérieurs, mais sans aucun détachement. L'animal, en effet, est tout entier absorbé dans le spectacle du monde, face auquel il ne se constitue pas comme un sujet. Il ne se voit pas en train de voir le monde. Pour comprendre encore ce qu'est cette conscience immédiate, songeons au nourrisson qui ne se distingue pas encore du monde extérieur et qui n'a pas réellement l'idée de son moi, ou au spectateur d'un film, plongé dans l'obscurité et tellement absorbé qu'il n'a parfois plus conscience d'assister à la projection d'un film.



DÉFINITIONS / REPÈRES

Étymologiquement, être **conscient** c'est être *cum scientia*, être « avec » son savoir, être présent à son savoir, savoir et savoir que l'on sait. Il y aurait donc deux degrés de conscience : une conscience qui enregistre passivement ce qu'elle reçoit du monde extérieur, et une conscience réfléchie capable d'opérer un retour sur elle-même.

La **réflexion** est d'abord un terme d'optique, avant de prendre une connotation intellectuelle. Les physiciens disent qu'un rayon lumineux se réfléchit quand il est renvoyé par une surface qui, si elle est plane, le dirige vers son point de départ. Au sens intellectuel, nous comprenons alors que réfléchir consiste à s'interroger sur le contenu de sa propre pensée, se demander, à propos d'une question quelconque : au fond, qu'est-ce que j'en pense ? Quelles sont *mes* idées ?



SUJET

La conscience est-elle le propre de l'homme ?